

CORRESPONDANCE LYONNAISE.

Lyon, le 4 Mars 1851.

Monsieur le Rédacteur,

Le 21 Février, à 8 heures du matin, un impétueux bateau à vapeur partait de Lyon pour Chalons. Il portait dans cette élégante ville une pléiade de voyageurs, car si jalouse qu'elle soit de son urbanité, de ses coutumes et de ses mœurs, c'est toujours à la florissante ville de Lyon qu'elle demande son or et sa prospérité. A mesure que le bateau fendait les eaux calmes et mélancoliques de la Saône, la troupe joyeuse des voyageurs saluait par des chants de joie cette ville qui les attirait par tant de plaisirs et tant de gains; tous riaient, hors un seul qui, tristement assis sur l'arrière, regardait machinalement s'enfuir dans la direction de Lyon la fumée noire et épaisse de la vapeur. Cet homme était un prêtre, ce prêtre était le Rêd. Père Laverlochère.

Ni les chants ni la folle joie de ses compagnons n'arrivent jusqu'à son cœur. En proie à de tristes pensées, il promène des yeux humides de larmes sur ces ondes qui l'emportent loin de sa patrie. Les deux bras croisés sur sa poitrine, il semble chercher à l'horizon cette belle contrée qui l'a vu naître. Oh! qu'ils lui semblent beaux les jours de son enfance uniquement livrée à la tendresse filiale et aux douces harmonies des champs! Oh! qu'ils lui semblent heureuses les années passées au foyer de la famille, ou tout lui souriait avec bonheur! Et pour entretenir dans son cœur de sombres pensées, l'hiver a revêtu de son manteau gris l'imposante panorama qui se déroule sur les rives de la Saône de Lyon à Chalons. Pour faire trêve à tant de souvenirs qui l'accablent il ne lui sera pas donné de jouir de cette nature si riante et si fertile, de ces bords si verdoyants et si paisibles, de ces rives si poétiques et si pittoresques, que la bonté de Dieu semble avoir prodigués dans nos contrées. Pienement ému des adieux si touchants qui ont précédé son départ, le Père Laverlochère est seul avec lui-même, et il pense aux Lyonnais qui, je suis fier de le dire, l'ont accueilli avec tout le respect et tout l'amour dû à un héros de la croix. Il faut avoir été, comme moi, témoin de l'immense empressement que les fidèles Lyonnais ont apporté autour du vénérable père, pour se faire une idée des sympathies unanimes que sa présence dans nos murs avait excitées. Il faut avoir pénétré dans cette vaste et belle église de St. Nizier, pour juger, combien l'esprit Lyonnais est épris des sublimes maximes de la religion. Certes, le bon père Laverlochère n'a pas, dans ses trois prédications, cherché à faire de grandes phrases, bien au contraire; c'était un père de famille rentrant au foyer domestique après une longue absence et narrant simplement, agréable ment à ses enfants les épisodes de ses voyages et de ses aventures. Eh bien je puis vous assurer qu'avec toute sa douce naïveté, tous ses simples récits, le vaillant missionnaire de la Baie d'Hudson a été écouté avec au moins autant de bonheur que nos illustres Lacordaire, Ravignan, Combalot, etc. L'église St. Nizier quoique bien grande, a été sans exagération au moins douze fois trop petite pour pouvoir contenir les personnes avides de l'entendre. Pour moi, qui l'ai entendue les trois fois, j'assure qu'il est impossible d'entendre des récits plus attachants et en même temps plus attendrissants que tous ceux que plus de 6000 personnes ont chaque soir recueillis de sa bouche. A Lyon il suffit de parler de missions et de mission-

naires pour exciter l'empressement général. Vous n'ignorez pas que l'œuvre de la Propagation de la foi est une institution éminentement Lyonnaise, et chaque année les annales proclament que l'œuvre loin de diminuer dans notre cité devient de plus en plus florissante. Si la ville de Lyon a été tant de fois déjà protégée d'une manière toute spéciale à qui le devons-nous si ce n'est à nos innombrables compatriotes, intrépides soldats de J. C. qui ont arrosé et qui arroseront les contrées Sauvages de leurs succès et de leur sang, et à notre dévotion toute particulière en la mère de Dieu! Aussi à peine arrivée de la Saône, Laverlochère a-t-elle été connue que son nom circulait de bouche en bouche et de toutes parts on se donnait rendez-vous à l'église St. Nizier. Dans ma dernière lettre je vous ai dit quelques mots des sermons du Dimanche et du Lundi; je vais aujourd'hui vous parler un peu de celui du Mardi soir. Dès 6 heures l'église était déjà pleine, et certes les hommes n'en tenaient pas la plus petite partie. A 7 heures le père est monté en chaire et il a recommencé ses récits si admirables. Entre autres traits, il nous a dit qu'un jour, remontant le cours d'un fleuve dont j'ai oublié le nom, dans une légère barque remorquée au moyen d'une corde par quelques Sauvages, la corde vint à casser. Le courant était rapide et la barque descendait avec une vitesse effrayante. Non loin de là, un arbre séculaire, géant des forêts voisines, était tombé victime des fureurs du dernier ouragan. Il était couché au travers du fleuve. La barque y allait tout droit, et tout annonçait qu'elle devait infailliblement s'y briser. Les Sauvages poussaient des cris d'effroi, mais que faire! tout secours aurait été non seulement inutile mais téméraire. Il devenait de plus en plus évident que la barque serait brisée contre l'arbre parce que le courant y conduisait précisément. Quelques pas seulement séparaient l'homme de Dieu de son tombeau. Il ne s'émut pas, et avec une voix aussi tranquille que s'il se fut trouvé dans un lieu parfaitement sûr, il entonna le beau chant: *Ave maris Stella!* Les échos des forêts répétèrent à l'envi les sons de cet accent religieux. La barque arriva vers l'arbre, et au lieu de s'y aller briser, elle fit volte face à droite, et après avoir dépassé l'arbre elle continua tranquillement son chemin. Pendant ce temps les Sauvages étaient accourus et ils jetèrent des cordes à la robe noire qui attachait la barque et qui fut amenée vers le rivage au milieu des transports de joie des bons Algonquins. — Une autre fois, après avoir marché pendant deux jours à travers les raras, il arriva à une tribu qui délibérait sur les moyens d'aller attaquer un Sauvage féroce qui avait mangé neuf de leurs. Ils étaient une trentaine et paraissaient très-furieux. Le père s'informa du sujet de leur grande colère, et quand, après des efforts incroyables, il s'est fait expliquer leurs griefs, il cherche par tous les moyens possibles à les ramener à de meilleurs sentiments. Mais il paraît que ce n'est pas chose facile que de faire changer des Sauvages d'avis! Enfin après des efforts incroyables, il leur fit déposer leurs armes et renoncer à leur projet vicieux; mais en même temps c'étaient des cris de douleurs de toutes parts. Celui-ci disait: c'est bien dur de lui pardonner puisqu'il a mangé ma mère, celui-là regrettrait de ne pouvoir le croquer à belles dents parce qu'il lui avait dévoré sa femme. Un autre avait eu son enfant mangé, un quatrième son frère, ainsi de suite. Mais ce n'était pas tout; ce Sauvage si terrible retiré au fond des roseaux pour digérer ses neuf victimes en toute tranquillité,

ne reviendra-t-il pas chercher de nouveau dans quelques jours quelque nouvelle proie? L'envoyé du grand esprit a pensé à tout cela, et il dit qu'il se fait fort d'amener ce croquemitaine des roseaux contrit et humble si on veut lui accorder un guide pour le conduire près de l'endroit présumé où il est caché.

Mais il va vous manger, lui crie-t-on de toutes parts. Eh! mon Dieu! mes bons amis, je suis trop maigre pour lui; il ne fera pas cette sottise parce que je serais un trop mauvais morceau. Après de longues réflexions, le fils du grand chef se décide à l'accompagner, mais il restera à une respectueuse distance. Sans cela le Sauvage pourrait bien sauter dessus et le dévorer. Ils partent, et après 8 ou 9 heures de la plus pénible marche ils arrivent à l'endroit indiqué. Le fils du chef s'arrête et se cache, et le Père Laverlochère s'avance à travers les roseaux hauts et compacts. Il ne tarda pas à arriver vers cet homme si féroce. Il lui cria de loin qu'il est l'envoyé du grand esprit, qu'il vient pour le consoler, pour l'embrasser, et qu'il veut lui montrer son monitoir. Et se précipitant vers lui, il le serra dans ses bras, il l'embrassa, lui donna le nom de frère, d'amie, et bientôt cet antropophage si redoutable se prend à pleurer comme un faible enfant; et après en avoir fait un homme nouveau il l'amène le lendemain au sein de la tribu qui conclut avec lui une paix définitive et sincère.

Voilà, monsieur, deux traits entre vingt ou trente que j'ai recueillis de la bouche de l'acteur de toutes ces *aventures* religieuses, traits qui prouvent combien est efficace, salutaire et grandiose cette religion que tant de gens accablent de mépris et de haines.

Tout cela était dit avec une grâce parfaite, avec une facilité charmante et avec un certain cachet original fort intéressant. Joignez à cela quelques mots Sauvages parsemés d'ici de là au milieu du discours et vous aurez une faible idée du religieux plaisir avec lequel le père Laverlochère était écouté pendant plus de deux heures. Et quand en finissant, il a adressé ses adieux à la population Lyonnaise en termes les plus chaleureux, les plus attendrissants et les plus sympathiques, pas un œil n'est resté sec, pas un cœur qui n'ait été vivement ému. Aussi que de souhaits accompagnent en secret les pas bénis du missionnaire de la Baie d'Hudson.

Si les souvenirs de sincère attachement qu'il emporte dans son cœur, si son nouvel éloignement de sa patrie ont contristé son cœur, combien il est heureux de penser que chaque pas qu'il fait le rapproche de ses chers Sauvages qu'il a hâte de revoir! En quittant Lyon, en m'embrassant pour la dernière fois, le père Laverlochère pensait s'embarquer au Havre du 1er au 5 Mars. A l'heure qu'il est il a sans doute quitté le sol hospitalier de la patrie. Puissent les vents lui être favorables! Puisse Dieu bénir sa traversée et récompenser ses pénibles travaux. Puisse aussi mon souvenir lui être quelquefois présent à la pensée comme une douce émanation de la patrie et d'une filiale affection.

Après avoir satisfait au besoin de mon cœur en vous entretenant un peu longuement d'un élu de Dieu, je vais accomplir ma promesse et donner le pas aux nouvelles étrangères.

Pourquoi ne tournerais-je pas de suite les yeux vers cette pauvre Péninsule italienne, digne de pitié à tous égards. Je chante avec vous le bonheur, le progrès et la liberté du Piémont. Le fameux Siccardi est loin, il est vrai, du ministère; sa statue, proluée des plus ou moins nombreuses collectes, court grand

risque de ne jamais être inaugurée, et dans la solitude et dans l'oubli, ce héros de la démocratie s'éteindra sans qu'on y prenne garde. Mais l'ambassadeur d'Angleterre règne et gouverne. Tout ce qu'il impose est pleinement exécuté. Faut-il rejeter un traité de commerce avec la France, l'opposition révolutionnaire est toute prête; c'est l'Angleterre qui commande les relations diplomatiques du Piémont; elle est en marche pour faire renouer la maison de Savoie un vieux titre de roi de Jérusalem et de Chypre; et le triangle égalitaire doit remplacer sur son blason la croix antique des ducs. L'Autriche! il se réduit peu à peu au rôle du Portugal. Gènes devient l'entrepôt des marchandises de contrebande anglaises. Lord Palmerston a bien souvent souri à cette soumission toute vassale du Piémont pour l'Angleterre. Les agents de Mazzini pullulent sur cette terre qui semble marquée du stigmate de la réprobation; et leur accordé une protection toute paternelle pour distribuer les écrits, les brochures et les petits livres imprimés avec l'argent du clergé anglican. Et pour échauffer le zèle des prosélytes, il faut bien qu'une partie des souscriptions se consume en banquets et libations. Avant tout il faut joyeusement annoncer la régénération de l'humanité, il faut boire pour les vivants et les morts. Combien le Piémont serait plus heureux si, au lieu de pactiser avec les révolutionnaires, son gouvernement réfléchissait sur ses actes, si au lieu d'aller s'inspirer à l'ambassade d'Angleterre, il puisait dans ses propres lumières, dans la nationalité des ses citoyens éclairés des principes d'autorité, de force et de gloire, de prospérité et de bonheur public.

Les nouvelles de Rome deviennent de plus en plus inquiétantes. La faction démocratique soulevée par le protestantisme anglican, prépare quelques attentats. L'armée papale était loin d'être sûre, notre brave général Gêmeau voudrait la faire dissoudre. En cas d'événement il est tout décidé que l'armée française occupera le château St. Ange où les préparatifs pour l'appartement du Saint-Père se poursuivent avec activité. Chaque jour, sous les yeux des romains, les troupes françaises s'exercent pendant plusieurs heures à divers exercices non équivoques et qui doivent certainement donner à réfléchir aux mazzinistes. D'autre part les journaux anglais ont la charité de prendre leurs plus grosses voix et de menacer Pie IX d'une consécration bien autrement formidable que celle qui a déjà été élaté à Rome. Ces journaux ont sans doute de très-bonnes raisons pour savoir à quoi s'en tenir sur toutes ces conspirations; mais je crains bien pour eux que tant que les soldats français avec leur courageux général seront à Rome, Pie IX n'ait rien à redouter des complots de cette propagande immorale qui s'étend dans le monde entier sur les plus abominables passions. L'incertitude de l'avenir des choses en France et le complot récemment découvert contre son auguste personne, font regretter à Pie IX ses jeunes années qu'il a passées si paisibles dans le convent d'où il n'aurait jamais voulu sortir. Par une délicatesse digne d'éloge, le bon et religieux général Gêmeau voulait cacher au Saint-Père cette affreuse conspiration, mais l'opinion publique en a tellement été émue, qu'il a été impossible de lui cacher la vérité. Néanmoins, n'allez pas vous imaginer que cette découverte ait effrayé notre bon Père commun. Son âme est trop grande, sa foi trop vive, sa résignation à la volonté de Dieu trop admirable pour s'inquiéter de tout cela. Tous les complots conjurés des méchants, tous les

cris de mort proférés contre son auguste personne, ne lui feront pas perdre la douce sérénité de son cœur si pur. Il plaindra ses persécuteurs et ses bourreaux, mais les souffrances ne lui arracheront pas une parole de plainte. De fétides et inquiétantes vapeurs obscurcissent encore l'avenir, et des voix lointaines, messagers de douleurs, lui crient qu'il doit boire le calice jusqu'à la lie. *Cruz de Cruze*, tel sera le surnom qu'on donnera à l'auguste régénérateur du véritable progrès et du christianisme dégagé de tous travers. Nous vivons dans une époque où il faut que les saints souffrent pour le salut de tous. Pie IX le père de tous les fidèles doit marcher dans la douleur et dans les larmes; du sommet de sa croix morale, il doit prier pour tous. Vous avez cru les adeptes mort de Mazzini à tout jamais, ce n'était qu'une comédie qu'ils jouaient. Voyez avec quelle audace ils relèvent la tête! voyez combien ils comptent sur un prochain triomphe! Déjà la balle qu'ils ont désignée pour frapper le pape est fondue, déjà le stylet qui doit assassiner le général Gêmeau est aiguë; encore un peu de temps et vous verrez s'ils n'osent pas tout pour venir à bout de leurs infâmes projets. Mais comptons sur la protection visible de Dieu et sur la bravoure admirable de nos soldats pour empêcher de pareil forfait. Le si loyal et énergique général Gêmeau a les yeux sur toutes les menées monarchiques, il fait active et vigilante garde et veille lui-même à l'arrestation et à l'incarcération des conjurés. Les nouvelles arrivées de Rome ces jours-ci, annoncent que ce vaillant commandant va mettre Rome en état de siège.

Le ministère Anglais a donné sa démission! Tel est le cri de joie qui retentit depuis quelques jours dans toutes les contrées de la France.

Qui ne se souvient avec la plus grande réputation de la diplomatie tortueuse de Lord Palmerston à l'égard des nations étrangères? Qui n'a gémé en voyant avec quel despotisme, avec quelle arrogance il traitait les petits Etats? Où sont les catholiques, qui n'ont pas été douloureusement contristés de la conduite de Lord John Russell? Y a-t-il si longtemps de cela, pour qu'on ait totalement oublié sa longue et verbuse harangue contre le catholicisme? comment cet homme d'état qui se dit libéral par excellence, prescrit de proscrire l'expression libre de la pensée religieuse! Voyez-vous déjà l'anglicanisme rétablissant les exils, les persécutions, etc. Convenez que l'Angleterre offre en ce moment un singulier spectacle; tandis qu'elle encourage le régime jacobin et communiste de Londres, dont la mission est de renverser les Etats paisibles, elle proscriit les bulles du pouvoir essentiellement conservateur, le pape.

Mais cela s'explique. L'anglicanisme a aujourd'hui un intérêt bien naturel à faire de la propagande anti-papale, même au profit de ces impures légions de socialistes qui menacent tous les principes sociaux. Il redoute l'entière liberté religieuse, parce qu'il sent qu'elle est une arme terrible contre lui. L'église anglicane sait très-bien qu'elle n'est qu'une usurpatrice gorgée de confiscations. Elle tremble par cet Etablissement qui n'a de base, de solidité que les abus qu'elle exploite et les immenses richesses qu'elle possède. Le spectacle d'un Episcopat catholique, contrastant par sa pauvreté, par ses exemples et ses œuvres avec l'état de choses introduit par la Réforme, serait un trop grand scandale pour le peuple anglais. Delà tant de colères. Delà les efforts d'un Lord Russell pour faire passer une loi pénale contre les titres ecclésiastiques.

VOYAGES AU CANADA
ET
L'ISLE D'ANTICOSTI, EN 1736.
SEPTIEME LETTRE.
MON TRÈS CHER FRÈRE,
Je suis bien aise de voir que vos occupations aient été les seules causes de votre silence; je n'en ai jamais soupçonné d'autres, et je vois avec plaisir que je ne me suis pas trompé. Mes trois dernières Lettres vous ont dites vous, autant touché que les précédentes, et ont augmenté la curiosité de ceux qui les ont vus; cela me flatte beaucoup, et m'engage à me dépêcher à vous envoyer le reste de ma Relation; j'espère que vous en aurez la fin, vers le dix-huit de mai à moins que je ne sois obligé de faire quelque voyage auparavant; quoiqu'il en soit, vous pouvez compter que ce sera le plutôt que je pourrai.
Je vis bien que nos malades ne pouvaient éviter la mort; ils le sentaient eux-mêmes; et quoiqu'ils y parussent disposés, je ne me crus pas dispensé de les servir dans les derniers jours de leur vie. Je faisais soir et matin la prière auprès d'eux; ensuite je les confirmais

dans la soumission qu'ils avaient à la volonté du Ciel. Offrez vos souffrances à Jésus-Christ. Je leur disais-je, elles vous rendent dignes de recueillir le fruit du Sang qu'il a versé pour le salut du Genre-humain; cet Homme-Dieu est le parfait modèle de cette patience et de cette résignation que j'admire en vous; votre exil est sur le point de finir, et quelles grâces n'avez-vous pas à rendre au Seigneur de vous avoir fourni par un naufrage les plus sûrs moyens d'arriver au Port du Salut! Vous laissez, il est vrai, des femmes qui attendent tout de vous, mes chers amis, vous laissez des enfants dont l'établissement devait être votre ouvrage, mais espérez en Dieu, c'est un bon Père, il n'abandonne jamais les siens, et soyez sûrs qu'en vous appuyant à lui, il n'oubliera pas qu'il vous enlève à des familles qui auront besoin après votre mort des soins de la Providence. Il a promis lui-même d'être le soutien de l'orphelin et de la Veuve, sa parole est stable, ses promesses sont jamais sans effets, et par vos souffrances vous méritez particulièrement qu'il jette sur vos femmes et sur vos enfants un regard favorable, et qu'il fasse pour eux beaucoup plus que vous n'auriez fait vous-mêmes.
Ces pauvres moribonds ne me répondaient qu'en m'assurant que toute leur espérance était en Dieu, et qu'elle était si ferme qu'ils se voyaient prêts à quitter le monde sans penser à ceux qu'ils y laissent que pour les recommander à la Divine protection.
Lorsque j'avais fini de leur parler des cho-

ses spirituelles, je songeais à panser leurs plaies; je n'avais que de l'urine pour les nettoyer; je les couvrais ensuite de quelques morceaux de linge que je faisais sécher, et quand il me fallait ôter ces linges, j'étais sur d'enlever en même temps des lambeaux de chair qui par leur corruption répandaient un air infecté aux environs même de la cabane.
Au bout de douze jours il ne resta plus à leurs jambes que les os; les pieds s'en étaient détachés et leurs mains entièrement décharnées. J'étais obligé de les panser à plusieurs reprises, l'infection qui en sortait était si grande qu'il me fallait prendre l'air à chaque instant pour n'en être pas suffoqué. Ne croyez pas mon cher frère, que je vous en impose, Dieu m'est témoin que je n'ajoute rien à la vérité, et que la chose est encore plus horrible que je ne puis vous la dépeindre. Les expressions sont au dessous d'une situation pareille à celle où je me trouvais alors. Que de choses touchantes n'aurais-je pas à vous dire, si je voulais vous rapporter les discours de ces pauvres malheureux! je tâchais sans cesse de les consoler par l'espérance d'une récompense éternelle, et je joignais mes larmes à celles que je leur voyais répandre.
Le premier Avril le Sieur Leger prit le chemin de l'endroit où étaient les canots Sauvages, et je fis au bois vers huit heures du matin: Je me reposai sur un arbre que j'avais abattu, lorsqu'il me sembla entendre un coup de fusil; comme nous avions plusieurs fois ouï le même bruit, et qu'il ne nous avait pas été possible de découvrir ni d'où il partait

ni ce que c'était, je n'y fis pas attention. Vers dix heures je revins à la cabane pour prier M. Furst de venir m'aider à apporter ce que j'avais coupé de bois; je lui contais en marchant ce que j'avais cru entendre, et je regardais en même temps si je ne verrais pas venir M. Leger. Nous avions à peine fait deux cents pas, que j'aperçus plusieurs personnes; je courus à leur rencontre, et M. Furst se dépêcha d'aller apprendre cette heureuse nouvelle à nos malades. Lorsque je fus à portée de distinguer les objets, je vis un Sauvage avec une Femme que M. Leger nous amenait. Je parlai à cet homme, il me répondit, et me fit en suite plusieurs questions auxquelles je satisfis comme je le devais. A la vue de notre cabane il parut surpris et touché de l'extrémité dans laquelle nous étions réduits; il nous promit que le lendemain il reviendrait, qu'il irait à la chasse, et qu'il nous apporterait le gibier qu'il aurait tué.
Nous passâmes la nuit dans cette attente, et nous rendions à chaque instant grâce au Ciel du secours qu'il venait de nous envoyer. Le jour parut, et semblait nous apporter le soulagement qui nous avait été promis la veille; mais notre espérance fut trompée: la matinée se passa, et le Sauvage ne tint point sa parole. Quelques-uns se flattaient qu'il pourrait venir après midi; pour moi qui soupçonnais la cause de ce retardement, je dis qu'il était de la pruderie d'aller jusqu'à sa cabane, de lui demander pourquoi il n'était pas revenu comme le nous l'avait promis, et s'il hésitait dans sa réponse, de le forcer à nous découvrir l'en-

droit ou était la Chaloupe avec la quelle il avait traversé. Nous partîmes, mais jugez de notre consternation; à notre arrivée nous ne trouvâmes plus ni le Sauvage ni son canot, il l'avait emporté pendant la nuit, et s'était retiré dans un endroit qu'il nous fut impossible de découvrir.
Pour vous apprendre la cause d'un pareil procédé, il est nécessaire de vous dire que les Sauvages craignent la mort plus que personne et par conséquent la maladie. La fuite de celui-ci partait de cette crainte excessive qui est particulière à cette Nation; l'état de nos malades, l'état affreux de nos malades, et l'infection de leurs plaies avaient tellement effrayé cet homme, que pour éviter d'être surpris du mauvais air, il avait eu devoir ne pas tenir sa parole, et changer de demeure de peur que nous n'allussions le forcer à revenir dans notre cabane et à nous donner du secours.
Quoique ce contre-temps nous affligât beaucoup, nous y aurions été bien plus sensibles s'il n'y avait pas eu un second canot; mais il fallait prendre des mesures pour empêcher que ceux auxquels il appartenait, ne nous échappassent; nous avions à craindre que le Sauvage qui nous avait joué, n'avertit son camarade du danger qu'il y avait pour lui de venir dans notre cabane, et ne lui persuadât d'aller prendre son canot pendant la nuit, et de s'éloiger de l'endroit où nous étions. Cette réflexion nous fit prendre le parti d'emporter le canot avec nous, afin d'obliger le Sauvage à venir dans notre cabane, et à nous accompagner, quelque répugnance qu'il put avoir à